Maire de la ville de New York et un de ceux dont on parlait comme une possibilité présidentielle.

# MIRAGE.

I

Robert Burton, attaché à l'ambassade anglaise, venait de laisser tomber le recueil de poésies orientales qu'il lisait, contre sa fenêtre ouverte, dans le texte même, bien que la traduction fût apposée au bas de la page.

Il songeait aux deux derniers vers qu'il venait de lire :

Où vas-tu, Allah ! pendant que fleurissent les amandiers
Ma destinée chaque jour me rapproche du gouffre inconnu.

Ses yeux, songeurs et tristes, semblaient ne pas voir le panorama unique sur lequel donnait la vieille maison turque qu'il avait préférée aux hôtels modernes et insipides de Galata. Tout Constantinople était là à ses pieds, dans la magie lumineuse, fantastique, comme une gravure de Doré.

Entre les mosquées et les minarets, des échappées lui montraient la mer bleue de Marmara. Ici, une nappe plus brillante, plus mouvementée, la Corne-d'Or. Dans le fond, au delà de Scutari, les montagnes d'Asie se perdaient dans une teinte violette. A ses pieds une animation cosmopolite des cris des rires, des bazars, des cafés, des tentes. Devant la mosquée des derviches, des vieillards immobiles et graves fumant leur narguilé, attendant sans hâte comme sans crainte de plonger dans ce "gouffre inconnu" dont parle le poète anonyme.

Des tonalités blanches, plus éclatantes encore au soleil du matin, accentuées par les bosquets d'arbres antiques ou par les taches noirâtres des cyprès, larmes de la nature.

Robert Burton était triste, contrairement à son habitude, et démêlait avec peine les causes de cette mélancolie inaccoutumée. Il se sentait envahi par une désespérance inconsciente. Pour la première fois, le charme du vieux Stamboul où, dans son amour de la couleur orientale il s'était logé, le trouvait insensible.

Il eût aimé, ce matin-là, à être étendu devant les grands portiques de la mosquée, sans souci de la vie, sans inquiétude morale, las de ce fatalisme qu'il enviait.

L'image de miss Kate Watson flotta devant lui, et pour la mieux saisir il ferma un moment les yeux.

Pourquoi, la veille au soir, au bal de l'ambassade, avait-elle fait preuve à son égard de préventions particulières ?

Etait-il donc aimé de cette créature aux yeux flamboyants, à la démarche princière, aux épaules impeccables ? L'avait-elle remarqué, lui, simple officier de marine sans fortune, que son oncle, l'ambassadeur, avait attaché à sa carrière pour soutenir le renom et les intérêts britanniques ?

Il sentait la pression de sa main, il retrouvait son sourire provocateur. Il revivait cette heure d'enivrement pendant laquelle il l'avait enlacée dans ses bras en de folles valses que jouait l'orchestre.

Là, au milieu de Pera, il voyait le palais somptueux de son père le plus riche commerçant de Stamboul.

La destinée l'entraînait-elle de ce côté ? S'il était séduit par sa beauté, cependant il ne l'aimait pas.

—Bah ! se dit-il, chassons ces folles d'une imagination maladive.

Comme il se levait pour sortir, son domestique se présenta devant lui.

—Que veux-tu, Redjem ?

—Effendim ! seigneur ! il y a là une dame connu qui demande à te parler.

—Une Européenne ! Fais entrer, nigaud !

Quelques instants après une ravissante miss aux yeux bleus, à la mine rieuse, aux cheveux blonde comme les blés, entrait dans son cabinet de travail.

—Toi ici, Suzy, déjà levée ?

—Mais oui, Robert.

—Quel bon vent t'amène ?

—Une confidence.

—Diable ! Elle ne doit pas être bien grave, si j'en juge par ta gaieté habituelle.

—Monsieur mon cousin je vais vous gronder. D'abord tu ne m'as pas embrassée, et c'est très mal.

Le jeune homme se baissa et lui mit au front un baiser fraternel.

Suzy regardait autour d'elle.

—C'est très gentil chez toi. Quel goût, quel luxe local ! Tapis de Turquie, divans de Perse, vieux cuivres, armes antiques et de choix. C'est exquis.

—Tu n'avais qu'à venir me rendre visite plus tôt. Tu connaîtrais mon installation.

—Tu demeures trop loin, sauvage. Quelle idée de s'enterrer dans une vieille bicoque, à l'autre bout de Constantinople, dans un faubourg réputé par son peu de sûreté !

—C'était le seul moyen de connaître la langue et l'habitant. Et puis, si je n'ai ni salle de bains, ni tennis, ni confort moderne, j'ai une compensation.

—Celle de ne pas me voir souvent ?

Il la menaça du doigt avec un sourire.

—Tiens, approche toi de cette fenêtre et regarde.

Elle avait couru et soulevé le store. Il s'attendait à une exclamation de surprise, mais elle demeurait silencieuse. Son visage avait une expression qu'il ne lui connaissait pas. La rieuse jeune fille était émue et son mutisme, mieux que des paroles, prouvait son enthousiasme.

—Dieu ! que c'est beau, dit-elle enfin à mi voix, comme heureuse de rompre un tel charme.

Elle avait souvent admiré le panorama que l'on voyait de ses fenêtres à l'ambassade et du cabinet de son père, mais jamais elle ne s'était imaginé un pareil tableau.

—Comprends-tu maintenant ma sauvagerie ?

—Poète !

Tous deux côte à côte, dans un tendre abandon, regardaient ce chef-d'œuvre de la nature auquel le soleil ajoutait la féerie de ses rayons, de ses couleurs éclatantes et de ses miroitements dorés.

—Que c'est beau ! répétait-elle enthousiasmée.

—Et si tu le voyais sous la lumière bleue du clair de lune, quand la ville est endormie et que seule monte la plainte monotone de la mer. Tu comprendrais mes silences et mes rêveries.

—J'y viendrai cette nuit.

—Ce serait "shocking", jeune tête folle.

Elle éclata de rire et un éclair moqueur traversa ses yeux candides d'enfant gâtée.

—Et ma confidence !

—Je l'avais oubliée, ayant médiocre confiance en ton sérieux.

—Insolent ! Vous mériteriez que je me taise.

D'un geste, il lui indiqua un divan, et elle y prit place avec une gravité qui l'amusa.

—Es-tu amoureux ?

—Hein !

—Ou plutôt aimes-tu ?

Il la regardait, se demandant si, une fois de plus, elle se moquait de lui.

—Et c'est pour cela qu'après avoir dansé une partie de la nuit tu t'es levée si matin et m'as fait l'honneur de grimper jusqu'ici ?

—Réponds.... pas d'échappatoire.

—De quel s'agit-il, Suzy ?

—Oh ! le fat ! Tu ne te doutes pas de qui je suis la messagère ?

—Non.

—Bien vrai ? Pourquoi baisses-tu la tête ? Alors tu l'aimes aussi ?.... En ce cas je n'ai plus qu'à vous bénir.

—Pas si vite, pas si vite. Je ne comprends pas où tu veux en venir.

—Ne mens donc pas, même par modestie. Le bal de cette nuit a dû te renseigner. La passion de Kate Watson n'est un secret pour personne et j'espère que tu n'as pas un bandeau sur les yeux.

—Petite Suzy, tu devines des choses dont tu ne devrais même pas t'apercevoir.

—Parce que ?

—Parce que tu es encore une enfant.

—Merci !

—En outre elle a pu se jouer de moi par pure fantaisie, car tout nous sépare. Je n'ai pas de fortune et elle a 50,000 livres sterling de dot....

—Ce qui lui permet de choisir à son goût.

—Elle peut avoir pour moi de la sympathie sans que ce sentiment ait une autre nature.

—Elle t'aime et a décidé que tu serais son mari.

—N'avance donc pas....

—C'est elle qui me l'a avoué.

—Quand ?

—Ce matin même. Elle n'a pu dormir, cherchant pour quelles causes tu ne t'étais pas déclaré hier au soir. Aussi dès le jour avait-elle pris une résolution. Elle a bondi à l'ambassade, a pénétré dans ma chambre sans savoir si j'étais éveillée, m'a confié en pleurant qu'elle était folle de toi, m'a supplié de m'habiller et d'aller te demander en mariage.... Ce que je suis en train de faire !

Le jeune homme se taisait.

—C'est comme cela que tu me remercies ! Moi, si heureuse de t'apporter une pareille nouvelle et de te causer une semblable joie ! Ne réponds pas. Je connais tes sentiments. Tu lui as fait cette nuit une cour telle qu'elle me renseigne sur l'état de ton cœur. Je cours la rejoindre, car elle m'attend avec anxiété et, la réponse portée, je reprendrai mon sommeil si brusquement interrompu. Habille-toi, envoie une corbeille de fleurs et fais ta visite de fiançailles, heureux mortel !

Elle était déjà sur le seuil de la porte.

—Suzy !

Elle se retourna :

—Ce mariage te rendrait heureux ?

—Je crois bien. C'est ma meilleure amie. Adieu.

Par la fenêtre, il la regarda s'éloigner vive et alerte. Et quand elle eut tourné la rue, il poussa un soupir.

—Allons ! Elle le veut. Suivons ma destinée.

Sur la table, le livre était encore ouvert, et il relut le poème :

Pendant que fleurissent les amandiers
Ma destinée chaque jour me rapproche du gouffre inconnu

II

Les fiançailles avaient eu lieu avec éclat. Toute la colonie européenne y avait été conviée et l'on avait dansé jusqu'au jour, à cette heure où tout devient rose, où les dômes et les minarets émergent de l'ombre et se dorent au soleil levant.

Chaque jour Robert passait de longues heures avec Kate. Mais à l'enivrement du début une contrainte inexplicable avait succédé. Certes il était aimé par cette créature superbe, dont le charme pénétrant l'avait grisé dès les premiers jours. A ses côtés, tandis qu'elle plongeait ses yeux dans les siens, il subissait un ascendant irrédéchi, qu'il ne cherchait pas à secouer. Mais lorsque, rentré chez lui, il relisait ses livres favoris ou se repliait sur lui même, il sentait un doute, presque une angoisse, l'étreindre. Il cherchait en vain à lire en son cœur celui ci restait fermé, son âme inquiète.

Était-ce donc là l'amour ? D'où venait que le charme était rompu hors la présence de celle à laquelle il avait donné sa parole ?

Elle exprima le désir de faire, un soir, une promenade sur la Corne d'Or, et pour être plus seul avec elle, il loua un caïque avec des rameurs indigènes.

La nuit était radieuse, les étoiles scintillaient de toutes parts, et les croissants des mosquées brillaient au clair de lune. L'eau qui glissait doucement sur l'eau. Silencieux, il goûtait la beauté de cette soirée enchanteresse, pendant que des vers de Byron montaient à sa mémoire.

Elle avait appuyé sa tête sur son épaule. Sa moustache effleurait sa joue. Elle se taisait elle aussi, et il se disait qu'elle était capable de comprendre la suprême poésie de cette nature enivrante. Il l'aimait en cet instant où il respirait son parfum, où leurs cœurs étaient confondus.

—Nous vivrons à Londres, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

—Pourquoi ?

—Je veux aller aux fêtes de la cour.

—Vous aimez le bal ?

—Par dessus tout. N'ai-je pas une fortune qui me permet d'y briller.

Pourquoi avait-elle parlé ?

Et, ce matin-là où il l'attendait chez lui, il songeait à la souffrance que ces quelques mots lui avaient causée. Rendue curieuse par le récit de Suzy, elle avait voulu connaître la vieille maison turque où son fiancé avait vécu un an, à l'abri du bruit et des hommes, elle allait venir, et il se réjouissait de lui faire admirer ses livres et ses collections.

Ce fut avec une joie sincère qu'il lui ouvrit. Derrière elle se tenait sa cousine à laquelle il avait demandé de l'accompagner, et le jeune homme s'étonna de la trouver pâlie.

—Es-tu malade, Suzy ?

—Moi ? Quelle idée ! Pourquoi ?

—Je te trouve changée.

—Où prends-tu cela ? Tu ferais mieux de recevoir Kate que de t'occuper de moi.

Sa fiancée contemplait cet intérieur et sa moue ne cachait pas son désappointement.

—Comment pouvez-vous vivre dans une semblable misère ! C'est dénué de tout confort et le quartier est affreux.

Comme il avait fait pour sa cousine, il la mena à la fenêtre.

Elle y jeta un coup d'œil indifférent et ne dissimula pas sa hâte de partir. Il n'eut pas le courage de la retenir.

—Adieu, dit-elle. A ce soir.

—Excusez-moi, Kate, j'ai un rapport et dois passer la nuit pour le faire partir par le courrier de demain matin.

—A demain donc.

III

—Que peut-il me vouloir ?

En longeant la mosquée au coin de laquelle s'élevait la maison de Robert, Suzy se demandait la signification du court billet qu'elle venait de recevoir une heure auparavant de son cousin :

"Viens tout de suite. J'ai à te parler.

"ROBERT".

Il était à sa fenêtre et lui adressa un sourire amical lorsqu'il l'aperçut. Deux minutes après elle était dans son cabinet, assise à la place où un mois auparavant elle avait fait sa demande innattendue.

—Que se passe-t-il, Robert ?

—Rien de bien grave. Je viens d'écrire à Mlle Watson pour lui rendre sa parole.

—Tu es fou !

—Je n'ai jamais été plus raisonnable. Je ne l'aime pas, voilà tout, et il serait indigne de ma part de conclure un marché.

—Ce n'est pas possible, il y a un malentendu que je vais dissiper.

—Non, je me suis trompé. J'ai cru l'aimer. Ne parlons plus de ce mariage. Je rentre en Angleterre par le premier paquebot, à moins que....

—Achève ta pensée.

—Tout à l'heure. Laisse-moi te poser d'abord une question. Je suis à mon tour chargé par un de mes camarades que j'aime beaucoup, officier de marine comme moi, de te demander ta main. Que dois je répondre ?

—Que je ne veux pas me marier.

—Parce que ?....

La jeune fille se taisait.

—Veux tu que je réponde pour toi ? Tu ne veux pas te marier parce que tu aimes un soi qui ne t'a pas comprise, bien que lui-même t'adorât en silence. Petite Suzy, il est dangereux de vouloir marier les autres, même quand il s'agit d'une amie intime. J'ai cru que je t'étais indifférent, alors que tu te dévouais pour moi. Ai je deviné juste ?

Il s'était agenouillé devant elle et doucement essuyait les larmes de joie qu'elle versait.

## La loi de Lynch.

Columbus, Miss., 9 juillet.—Un noir dont on ignore le nom a été lynché à Gordo. Ala., pour avoir fait des propositions insultantes à deux femmes blanches. L'accusé a été emmené de la prison de Gordo par un groupe d'hommes et pendu.


**Epreuve Gratuite.**

**Mort aux Cheveux—Racine et Poils.**

Nouvelle Découverte par Miles BELL.

Un Traitement à Essai GRATUIT a rendu personne affligée de Poils sur la Figure, le Cou ou les Bras.

Nous avons enfin fait la découverte qui a tant effrayé les culturistes et bien d'autres pendant des siècles—celle de détruire absolument et pour toujours les cheveux superflus racine et poil, que c'est une monstruosité ou des poils sur le cou, les joues ou les bras et cela sans autre ennuiement à la peau la plus fine ou la plus sensible.

Les Demoiselles Bell ont éprouvé à fond son efficacité et désirent que le mérite couvre de leur traitement, auquel elles ont donné le nom descriptif de "RACINE-ALL-HAIR," soit connu de tous ceux qui sont affligés de cette surabondance de cheveux. Pour arriver à cela un traitement d'épreuve sera envoyé gratuitement à toute dame qui en fera la demande par écrit, disant qu'elle a vu l'offre dans ce journal. Sans qu'il vous en coûte un sou vous pourrez voir par vous-même ce qui est cette découverte. Evidence dans votre propre cas vous convaincra alors que le traitement "RACINE-ALL-HAIR," vous débarrassera d'une des choses qui nuisent le plus à une beauté parfaite, une surabondance de cheveux sur la figure ou le cou des femmes.

Veuillez bien comprendre qu'une démonstration personnelle de notre traitement ne vous coûtera rien. Un traitement d'essai vous sera envoyé gratuitement, que vous pourrez employer vous même et éprouver ainsi ce que nous avançons, en vous en voyant donc 2 timbres de deux cents pour l'expédition par la poste.

LES DEMOISELLES BELL
79 et 80 Cinquième Avenue,
New York.



Téléphonez—

**J. GARLICK,**

L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités élues.

Bureau 633 Place Commerciale



**JOUES ROSES**

**TEINT DE PERLE**

**SANS L'USAGE DE COSMETIQUES.**

Les résultats les plus étonnants et les plus satisfaisants sont obtenus par l'usage du "Face Bleach" Renommé de Madame A. Ruppert, conjointement avec son Baume Egyptien et son Savon d'Huile d'Amandes pour le Teint, traitement merveilleux qui purifie d'une manière permanente, embellit, conserve le teint et le restaure, écartant toutes les taches, rougeurs, irritations, rousseurs, pustules, boutons, imperfections ou autres afflictions de la peau, la laissant nette, douce, parfaitement unie comme de l'albâtre, mettant le vermillon de la santé sur les joues et donnant la fraîcheur et la beauté de la jeunesse. Essayez-le. Vous en serez enchantées.

**ROUSSEURS,**
**BOUTONS, ETC.,**
RADICALEMENT DETRUITS.

Ce grand traitement peut être obtenu cette semaine à notre magasin pour $2.00. Le prix du "Face Bleach" seul est de $2.00, par conséquent vous recevrez les autres articles sans rien débourser. Nous étendrons aussi cette offre magnifique à ceux qui demeurent à distance et feront la commande par la poste.

**DREYFOUS & CO., LTD.,**

Le Magasin Populaire de Marchandises Sèches et de Nouveautés

715-717-719 RUE DU CANAL.


encore chercher du travail ; mais en dépit de la modestie, pourtant exagérée de ses exigences pécuniaires, elle ne trouva rien.

Ainsi, pendant trois jours, elle vécut errante, désolée, misérable, rongée par le chagrin, presque mourante de faim.

Vers la fin du quatrième jour, comme elle se trouvait à la nuit tombante, aux portes d'Alger, sur la plage devenue déserte, elle se laissa tomber défaillante sur le sable.

Toutes ses ressources étaient épuisées, elle n'avait rien mangé depuis la veille.

Peu à peu, son esprit s'égara, une sorte de vertige s'empara d'elle.

A force de contempler l'eau toujours en mouvement, ou les étoiles, maintenant très brillantes, jetaient des scintillements de pierres précieuses, elle se sentit attirée doucement vers l'infini.

Elle regardait les flots venant mourir à ses pieds, en une mélopée rythmique, d'où se dégageait une impression de mélancolie bizarre et profonde.

C'étaient des caresses lentes, glissantes, et qui semblaient vouloir l'envelopper, la prendre toute.

L'idée d'une délivrance surgit en elle, se fit très douce, lui apparut comme la promesse d'un repos ineffable où tous ses chagrins d'enfant ; ses douleurs de jeune fille se fondraient, s'éteindraient en une sorte de béatitude radieuse, éternelle.

Hallucinée, elle se leva, marcha droit à l'abîme, obéissant à une force mystérieuse irraisonnée.

Puis elle leva son regard vers le ciel aux profondeurs infinies, fit à mi-voix une suprême prière, et pénétra résolument dans l'élément liquide.

Elle allait, sans trembler, vers le large immense.

Lorsque l'eau atteignit sa poitrine, elle se coucha brusquement, sans une plainte, sans un cri, la face tournée vers le firmament étoilé.

La mer libératrice allait l'emporter dans l'éternité.

V

M. JEAN.

En sa chambre d'hôtel, le colonel Destrem marchait de long en large, d'un pas saccadé, fébrile.

De temps à autre, il consultait du regard la pendule de marbre placée sur la cheminée, secouait la tête d'un geste impatienté, comme si le temps ne s'écoulait pas assez vite à son gré, puis reprenait sa marche de fauve encagé.

Il attendait une réponse de Paule, à la longue lettre qu'il lui avait écrite la veille, dans un mouvement de fièvre amoureuse, et de résolution désespérée.

Une sorte d'ultimatum, où, sous les cris d'une passion déchirante, perçait, malgré tout, l'énergie latente de son caractère, l'expression formelle d'une volonté bien arrêtée.

Depuis trois longs jours, il s'était contraint à ne pas revoir la jolie Fauvette, et, décidé à rompre toutes relations avec elle si elle persistait dans son cruel refus d'être bientôt sa femme, il lui annonçait son départ prochain de Marseille.

La lettre partie, toutes ses hésitations, tout son amour l'avaient ressaisi ; il ne pouvait plus se résoudre à l'exécution de sa volonté, il regrettait de l'avoir formulée.

*A continuer.*


Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

**Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve**

**DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,**

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHEE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille
1er avril—1 an


# Feuilleton

—DE—

*L'Abeille de la N. O.*

Commencé le 29 juin 1903

## LES Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE

XXVIII

LA NUIT FATALE

*(Suite.)*

—Mais moi aussi je n'ai que toi, ma douce !

Brusquement elles s'arrêtèrent.

Un monsieur déjà âgé venait de se dresser dans une victoria attelée de deux chevaux superbes et, posant la main sur l'épaule de son cocher, lui disait :

—Reste là, je n'irai pas plus loin.

Descendu de voiture, il fit simplement un geste.

Les chevaux exécutèrent avec ensemble un demi-tour magistral et remontèrent l'avenue de ce trot élastique et cadencé qui caractérise les chevaux de grand prix.

Renée disait à l'oreille de son amie :

—C'est lui, ton adorateur.

Jeanne l'avait déjà reconnu.

C'était son voisin de wagon, le voyageur avec lequel elle avait parcouru la route de Joigny à Paris dans la matinée si douloureuse pour elle de la mort du jeune duc de Brévannes.

Il n'avait pas changé.

Entre quarante et cinquante ans, les traits gardent à peu près la même apparence.

Il était grand, élancé, avec un visage empreint d'une grande expression de bonté, très fin, sans autre barbe que de minces favoris grisonnants comme ses cheveux.

Il s'approcha des deux jeunes filles, s'inclina devant Jeanne et tendit la main à Renée.

Il portait une redingote sur laquelle il n'y avait ni fleur ni décoration.

Sa mise tenait comme son apparence de celle de l'ancien magistrat ou du lord anglais.

Renée lui dit en tentant amicalement sa main dans celle qui lui était tendue :

—Enfin, vous êtes donc revenu de vos voyages ?

—Hier seulement.

—Vous êtes resté longtemps absent ?

—En effet, plus d'un an, et je serais reparti...

Il s'arrêta.

Il allait dire :

—Si je n'avais revu celle que j'essayais d'oublier.

Jeanne le comprit et une légère teinte rose se répandit sur ses traits décolorés.

Elle baissa la tête.

L'inconnu la fixait avidement comme il l'avait déjà fait dans le trajet de Joigny à Paris.

L'air brûlant des pays qu'il venait de parcourir avait bronzé sa peau, sans altérer la douceur de ses traits.

Renée entraîna son amie sous les grands arbres de l'avenue.

L'inconnu les y suivit, et s'adressant de nouveau à Renée, il lui demanda :

—Serais je indiscret en vous demandant où vous alliez ?....

—Mon Dieu ! non. Nous allions dîner.

Il sourit.

—Je voudrais être assez avant dans votre intimité, dit-il, pour pouvoir vous inviter mais je craindrais un refus.....Cependant Paris est la ville de toutes les libertés. Personne ne nous remarquerait et vous pouvez être assuré d'avoir en moi le plus respectueux des amis.

Jeanne jeta à son amie un regard suppliant.

Ce regard disait :

—Je t'en prie, n'accepte pas !

Il avait saisi le regard.

Il insista avec son inaltérable douceur :

Pour moi, je ne crains ni les yeux ni les jugements du monde. Je suis seul. Je ne tiens à rien. Je n'ai ni parents ni maîtres, ni liens d'aucune sorte. Je ne me suis jamais connu ni un père ni une mère. J'ai été élevé mystérieusement par une sorte de tuteur qui m'a remis, à ma majorité, une fortune suffisante pour m'assurer une indépendance absolue. A vingt-trois ans, j'ai aimé passionnément une jeune fille qui n'avait pour tout bien que sa beauté. Je l'ai perdue presque aussitôt et depuis j'ai beaucoup voyagé pour me distraire.

Il ajouta avec intention en regardant Jeanne :

—Sa ressemblance avec l'une de vous était si saisissante que j'ai cru la retrouver. Je n'ai pas d'autre histoire. Je m'étais juré de vivre et de mourir dans l'isolement, en tête-à-tête avec mes souvenirs. Cette rencontre seule pouvait m'engager à manquer aux promesses que je me suis